

Et maintenant du second Théâtre-Français passons au Théâtre-Lyrique; des vers de M. Edouard Fournier à la musique de M. Richard Wagner.

Juger un opéra en cinq actes, œuvre énorme, même après deux auditions, n'est pas une chose commode: toucher à M. Wagner est une chose plus difficile encore.

Richard Wagner a sur le pavé de Paris des amis qui ne sont point tendres à la discussion. Les plus modérés ont la douceur aimable des fanatiques. Pour un mot, ils se fâchent, et si, d'aventure, on se hasarde jusqu'à la critique, on en connaît qui s'étonnent de ne vous point voir en cour d'assise.

Pour ces braves gens, qui n'ont point le turban de Séide, mais qui en ont le cœur et la foi, Richard Wagner est un dieu, le seul, le vrai. Il n'y faut point toucher. Cependant leur tolérance a fait au progrès des mœurs le sacrifice de ne point user de l'assassinat comme argument. Mais c'est tout! N'espérez pas de concessions plus grandes. Il faut admirer toujours et admirer encore. Un nom répond à tout: Wagner! Si un chœur vous paraît sans mélodie et trop bruyant: Wagner! Si les airs de danse vous semblent sans gaîté et sans caractère: Wagner! Si l'on s'étonne de la continuité du tapage et de sa monotonie: Wagner! Ces deux syllabes prononcées, il faut s'incliner et admirer!

Si, par impossible, on persiste et qu'on aille jusqu'à émettre un doute sur l'excellence de l'œuvre entière, depuis la première note jusqu'à la dernière, alors un chœur de voix crie: Raca! et l'on n'est plus qu'un suppôt des vieilles tyrannies, un ennemi ténébreux des lumières et du progrès, un farouche partisan de l'inquisition, un esprit enfoui dans l'ornière de la routine et du passé, un fauteur d'ignorance, et l'on renouvelle à votre profit ces vieilles expressions de perruque et de rococo qui florissaient vers 1832.

Quelques-uns plus sérieux, mais non moins intraitables, emploient d'autres arguments.

Combien n'en sait-on pas qui, à propos de Wagner, vous rappellent que Beethoven a été quelque temps méconnu. Mais d'abord à cette époque l'éducation musicale était moins répandue, ce qui est bien quelque chose, et puis est-ce donc une nécessité de n'être pas compris pour être méconnu, et faut-il absolument échouer dans le présent pour réussir dans l'avenir? Que d'écrivains alors, sans parler des compositeurs, qui sont des grands hommes!

Et que je plains Meyerbeer qui, du premier coup, à l'Opéra, avec *Robert le Diable*, a eu le malheur d'être applaudi.

Le maladroit! Il n'a pas cru qu'il dût commencer par l'aventure de *Tannhauser* [*Tannhäuser*] pour avoir du génie.

Le plus singulier c'est que ces mêmes personnes, quand elles parlent de Wagner, affectent de croire que la musique n'était pas inventée avant qu'il eût rempli l'Allemagne et les journaux de son nom.

Mozart et Meyerbeer, Hérold et Boïeldieu [Boïeldieu], Auber et Rossini, qu'est-ce que cela? Avez-vous oui parler de Bellini et de Donizetti? des pleutres! Quant à Verdi, on sait qu'il n'a jamais existé. Les purs, les fidèles, les saints n'en parlent pas. Il y a une religion nouvelle, le wagnérisme.

Honni soit qui mal y pense!

C'est donc en tremblant que j'ose avouer qu'après avoir entendu *Rienzi* deux fois, deux fois je suis sorti du Théâtre-Lyrique avec la migraine. Cela tient peut-être à la faiblesse de ma constitution, je le confesse; mais tout le monde, hélas! ne peut pas être de fer: c'est bon pour les élus.

*Rienzi* est un opéra qui commence par la fureur, pour finir par la rage, en passant par l'exaspération; un journaliste de beaucoup d'esprit, M. Albert Wolf [Wolff], je crois, a dit que c'était de la musique au picrate de potasse. Elle fait explosion sans trêve ni repos. C'est un finale qui commence toujours pour ne finir jamais, et tous les instruments de cuivre inventés pour faire du bruit ont été conviés à cette longue fête de l'harmonie. Trompettes, clairons, ophicléides et trombones luttent d'enthousiasme; les tambours s'en mêlent, les cloches interviennent, et quand l'orchestre ordinaire est à bout de fracas, un second orchestre éclate sur la scène et lui vient en aide.

C'est une musique dont certainement M. Wagner a trouvé le secret dans les ruines de Jéricho.

Est-ce à dire maintenant qu'il n'y ait pas de belles parties et de fort belles dans *Rienzi*? Le miraculeux serait qu'en cinq actes on n'en découvrit point. Mais on sait des opéras qui ne durent qu'une heure et où l'on en compte plusieurs; *Rienzi* a donc offert aux auditeurs çà et là des morceaux qui ont été franchement applaudis par le public tout entier.

On y découvrirait par intervalles un souffle puissant, un sentiment large, des phrases heureuses, épanouies, et qui chantaient à l'aise, même de la mélodie. Alors on respirait. Ainsi, par exemple, le finale du premier acte, le chœur des messagers de la paix qui ouvre le second acte et qui a fourni à Mlle Priola l'occasion de chanter délicieusement de délicieux couplets; puis encore le finale de ce même acte d'un effet, d'un mouvement superbes, la belle marche du troisième acte, qui ne vaut cependant pas la célèbre marche du *Tannhauser* [Tannhäuser]; une marche encore au quatrième; puis enfin, puis surtout le grand air de *Rienzi* au cinquième: *Dieu tutélaire!* qu'on peut citer comme une page remarquable où brûle le feu de l'inspiration.

Le reste appartient au bruit.

Je ne parle pas du poème. Il a ce malheur de distiller l'ennui, et Richard Wagner, qui a pris soin de le composer lui-même, ne saurait en accuser autrui. Un amour blafard y jette une lueur pâle, et l'on ne sort d'une conspiration que pour entrer dans une autre conspiration. Trois fois de suite, pendant trois actes, on délivre Rome; après quoi une catastrophe termine tout ensemble la pièce et la vie du héros.

Tout le monde connaît l'histoire de ce *Rienzi*, fils d'un cabaretier, qui, vers l'an 1347, souleva le peuple par le jet de son éloquence tribunitienne, et après avoir chassé les nobles et proclamé la liberté, s'empressa, comme c'est trop souvent la coutume, de fonder un despotisme nouveau sur les ruines d'une tyrannie ancienne. Renversé par ceux-là même qui l'avaient élu dictateur, il se réfugia à Prague auprès de l'empereur Charles IV, et bientôt après le pape Innocent VI eut l'idée ingénieuse de l'envoyer à Rome pour y rétablir l'autorité ecclésiastique. Son éloquence, qui avait fait la révolution, fit la restauration;

mais un jour vient où le peuple se fatigua de son idole et ce jour n'eut pas de lendemain pour Rienzi.

Une chose amusante à laquelle n'ont point pensé les fougueux admirateurs de Richard Wagner, ceux-là mêmes qui battaient des mains à toute outrance aux moindres détonations des cuivres, c'est que leur Messie tient en médiocre estime l'œuvre entière de *Rienzi*. Pour lui, qui du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] s'est élevé jusqu'à *Yseult*, comme le Dante traversant les cercles de l'enfer, cette musique n'est pas de la musique. C'est un essai malheureux plongé dans les langes grossiers de la tradition, quelque chose d'indigne dont il répudie la mémoire. L'embarras n'est pas mince. Si Wagner a raison de renier son *Rienzi*, c'est donc votre enthousiasme qui se trompe; mais se cette œuvre, fille de sa première manière, a des qualités qui la séparent de *Lohengrin* ou des *Maîtres chanteurs*, c'est donc lui qui a tort. Horreur! Des deux parts, c'est le blasphème!

Honneur et gloire à M. Monjauze; il a porté sans faille, et d'un bout à l'autre, le poids de cette redoutable partition, et sa voix a lutté contre les cuivres avec une audace qui n'a jamais été trahie. J'imagine qu'un jour on s'apercevra que M. Monjauze a des poumons de zinc et un larynx d'acier. Cette abondance de métal ne nuit pas à son talent.

On sait quel zèle et quelle conviction M. Padeloup apporte dans ses recherches. C'est donc avec des soins en quelque sorte religieux qu'il s'est efforcé de préparer le triomphe de *Rienzi*. La variété et la richesse des costumes, l'éclat et le nombre des décors, confiés aux pinceaux les habiles, un ballet où Mlle Zina Mérante, qui fut l'une des étoiles de l'Opéra, déploie les élégances d'une danseuse élevée à la manière école, des chœurs solides et vaillamment exercés, tout a été mis au service du maître allemand qu'il veut populariser en France. Lui-même avait pris l'archet pour conduire l'orchestre. Si l'on n'est pas content de M. Padeloup à Munich, on sera bien ingrat. Et un groupe d'amis d'élite allait chuchotant tout bas que Richard Wagner en personne, caché en un coin obscur, attendait la fin de la représentation pour lancer l'anathème contre Paris ou lui pardonner.

Je ne sais pas si dans cette soirée bruyante la musique de l'avenir a triomphé pour toujours, et précipité dans la poussière ceux qui d'abord n'avaient point plié le genou. Mais j'espère encore – quoique timidement – que la musique du passé n'a pas été condamnée à mort. Si l'heure de la résurrection a sonné pour M. Wagner, on peut demander que ses fidèles n'ensevelissent pas dans la tombe ces inconnus, de la veille qui s'appellent Meyerbeer et Rossini.

*LE MONITEUR UNIVERSEL*, 13 avril 1869, pp. 2-3.

Journal Title:	LE MONITEUR UNIVERSEL
Journal Subtitle:	Gazette National fondée en 1789
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	13 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	103
Year:	
Series:	None
Issue:	13 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	2-3
Title of Article:	REVUE DRAMATIQUE
Subtitle of Article:	Théâtre impérial Lyrique: <i>Rienzi</i> , grand opéra en cinq actes.
Signature:	Amédée Achard
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None